

## ENTRETIEN DE GILBERT EROUART PAR MARTINE BOULART

### PHOTO



### CITATION

**« Très tôt, j’ai senti que je devais tenter d’harmoniser en moi les deux mondes de mes parents. » GE**

#### **Quel était ton rêve d’enfant ?**

A bien y réfléchir je n’ai pas eu de rêve d’enfant.

Je sais seulement que je ne voulais pas **mourir** de silicose à trente cinq ans car mon père était descendu à la mine à l’âge de 9 ans. Par ailleurs, à la maison mon frère et moi parlions le plus souvent le patois avec lui, et le français avec notre mère qui était parisienne et ne comprenait pas un mot de ce qui n’était pas de la langue de **Molière**.

**Très tôt, j’ai senti que je devais tenter d’harmoniser en moi les deux mondes de mes parents.**

Mon père avait une ambition pour moi, que je devienne instituteur. Sur son lit de mort il m’a demandé où j’en étais. Je lui ai dit que j’avais en poche mon doctorat en histoire de l’art et venais d’entrer dans la carrière diplomatique. J’avais failli à son rêve et j’ai compris qu’il s’était senti trahi.

Pourtant, mon enfance a été singulièrement heureuse. Singulièrement parce que le contexte ne s’y prêtait pas vraiment. J’ai beaucoup fréquenté l’usine dès l’âge de 13 ans. Mais mes parents m’accordaient, comme à mon frère, une totale liberté, une confiance absolue, confiance que je me suis ultérieurement appropriée, qui ne m’a plus quittée et m’a permis très tôt d’afficher dans les situations les plus intimidantes une assurance peu commune, **confiance que, quoiqu’il arrive, je trouverais mon chemin dans le cadre des normes admises.**

#### **Pourquoi as –tu fais des études d’histoire de l’art ?**

Je crois par défaut d’intérêt par les autres matières.

J’ai un jour, par le plus grand des hasards, lu dans *Le Monde* que la Villa Médicis « accueillait » des historiens d’art et qu’un certain André Chastel, professeur au Collège de France, avait dans le cadre de ces nominations un pouvoir déterminant. J’étais jeune étudiant, je voulais connaître Rome. Je suis monté à Paris pour le rencontrer. Il s’est intéressé à ce provincial, à cet électron libre mal fagoté, au bagage universitaire léger et d’extraction plus

que modeste. Dès l'année suivante je gagnais la Ville Eternelle pour y mener mes recherches sur les architectes pré-révolutionnaires et me lancer dans la rédaction de ma thèse sur l'influence de Piranese dans les Cours allemandes à la fin du XVIIIe Siècle.

J'apprenais ainsi que les miracles existent. Avec la Villa Médicis, socialement, intellectuellement, un monde nouveau s'imposait autant qu'il « s'ouvrait » à moi. Le peintre Balthus Klossowski de Rola y exerçait la dernière année de son directorat avec majesté et **raffinement**. Au nouveau Pensionnaire intimidé qui se présenta à lui d'un « Monsieur le directeur » qui se voulait déférent, il me répondit d'un coup de fusil: «Monsieur le Comte, suffira! ». La formule aurait dû me désarçonner. Le tir était à blanc. Venant de passer, sans transition ou presque, de mon coron minier aux ors du plus beau palais romain, et né frontalier de la Belgique, j'y vis surtout du surréalisme à la Magritte.

### **Que représentait l'art pour toi ?**

Une chose à **apprendre**, une nébuleuse complexe et codée, réservée à des privilégiés dotés d'un don, d'un pouvoir de persuasion. Dans mon adolescence tardive j'avais commencé à dessiner, à sculpter, à peindre. Tout cela sans conseils, sans modèles, sans correcteurs et avec les moyens du bord. Il en était sorti des essais par force modestes mais dans lesquels, avec le souvenir, il devait aussi y avoir une forme d'aplomb, en tout cas de la « virulence », une sorte d'agressivité à la fois réelle et contenue vis à vis du papier, de la toile et de la terre glaise. En somme, la dichotomie de mon enfance: la dureté abrasive des mines d'un côté, la douceur du quotidien de l'autre, de celle que m'offrait l'amour conjugué de mes parents et de mon frère.

### **Quels ont été tes mentors ?**

Deux grands artistes m'ont permis de me construire un univers créatif où ce maelström débridé des premières années s'est structuré. Kijno et Riopelle ont été des guides décisifs. Des « passeurs » comme disait Kijno.

Mon grand, mon immense ami Ladislas **Kijno**, fils de mineur lui aussi et grand intellectuel, représentant la France à la Biennale de Venise en 1980 m'a, entre autres, inculqué l'importance du dessin, son rôle majeur, déterminant certes pour la figuration mais aussi pour l'art abstrait.

Jean Paul **Riopelle**, de qui j'ai été très proche lors de mon séjour diplomatique au Québec, dernier des dinosaures de la peinture du XXe Siècle, aura été pour moi plus un gourou qu'un guide. Il n'était pas indispensable qu'il montre et parle. Il était « là », dans son antre, sur son île au milieu du Saint-Laurent. A ses côtés, subjugué, tapis dans l'ombre, je le « voyais », s'entretenir avec les fantômes de Breton, René Char, Calder, Pollock... Nous avons beaucoup travaillé ensemble, publication de nos entretiens, réalisation de concert du Grand Livre de l'Imprimerie Nationale sur le Testament de l'Oie », expositions... Tout tableau était pour lui une lutte à mener, un combat dont il fallait sortir vainqueur coûte que coûte, quoiqu'il en coûte.

### **Mon hypothèse est que ta mère, par son langage, représente en toi le côté apollinien civilisé et ton père, par son environnement le côté dionysiaque sauvage. Comment vis-tu cette dualité que l'on sent dans ton travail, apollinien d'un côté, dionysiaque de l'autre ? Comment sublimes-tu ta rage d'être civilisé ?**

Je n'en souffre pas. Enfin, pas véritablement même si elle est parfois dérangeante.... Elle est en moi, elle fait partie de mon quotidien. C'est à moi de la gérer en cours de route. Elle m'oblige, c'est vrai, à changer trop souvent et trop vite de direction. Je m'engage sur une nouvelle série toujours avec enthousiasme. Mais dès le sixième ou septième tableau j'ai besoin de changer de route, de thématique, de facture, de brouiller les pistes.

**Dans la vie j'ai besoin de normes et dans ma peinture j'ai besoin de les transgresser.**

J'alterne le dionysiaque et l'apollinien comme je vivais mon enfance, dureté et tendresse. Mes premiers tableaux étaient essentiellement sur fonds noirs. Mais de ce fonds pouvait parfois jaillir des visages d'une douceur inattendue. Et par la suite l'inverse s'est aussi souvent produit: les fonds blancs ont souvent généré des visages ingrats, une agressivité rentrée mais palpable... Ce conflit entre le blanc et le noir prend parfois tant de place dans ma toile qu'il m'épuise et m'oblige, l'œuvre pourtant achevée, à tout annuler et à repartir de zéro.

### **Comment naissent les images que tu crées ?**

La Renaissance, telle que j'ai pu la découvrir lors de mon séjour à la Villa Médicis a ébloui durablement ma modeste existence. Ce sont mes premières influences. Et puis il y a la photo, le cinéma, la rue, les rencontres... Et tout cela macère et mûrit. Je pense avant de m'endormir au tableau en cours. Mon capital de création se constitue dans l'avant **sommeil** et dans le sommeil. Je sais, lors de mon réveil vers 5 h du matin où je vais aller dans les heures qui suivent. Le gros du travail est fait. Bien sûr, il se produit en cours de route des écarts, voire des dérapages qui brouillent un instant le cheminement... Mais, comme par miracle, l'idée initiale revient au galop et triomphe. Il se produit comme un travail de révélateur dans l'atelier du photographe: le trait se précise et s'impose, il sort du bain.

### **Pourquoi souhaites-tu être exposé à l'Ermitage ?**

#### **Quelle connivence existe-t-il entre ta peinture et l'Ermitage ?**

Pour moi qui ai fait ma thèse sur le XVIIIe Siècle, les mots de Vallons, d'Ermitage, de Marquise du Deffant résonnaient avec une valeur esthétique forte.

Quand j'ai vu l'espace dans lequel Claude Mollard a exposé je me suis dit qu'il bénéficiait du réceptacle idéal. Le XVIIIe est mon siècle, exposer ma peinture dans mon siècle représente un vrai bonheur.

### **Nous avons nommé ton exposition à l'Ermitage : Temps mêlés. Que représente ce titre pour toi ?**

Ce titre représente ma démarche singulière au XXIe Siècle de retrouver le savoir faire des anciens et de recréer un univers contemporain à partir de cela.

Il m'évoque immédiatement Fragonard et ses « verrous », Boucher, Proust, Sollers... Un parfum délicat, l'air de ne pas y toucher, le secret chuchoté, l'indiscrétion, la petite faute, une légèreté dans le mensonge, de l'imprévu... Rien de grave en somme, quelque chose d'indéfini, comme un léger bruit, un froissement de tissus, un lit défait ou qui va l'être, une voilette cachant un sourire indécis ou une moue délicate, une liaison -ni fatale ni dangereuse- juste incertaine ...

Je sens ces mots de temps mêlés de nature essentiellement féminine. Chacun de mes tableaux exposés à l'Ermitage participe, du moins je l'espère, de ce battement de cils, de cette dissimulation d'on ne sait précisément quoi.

Bref dans mon esprit, ce titre est en parfaite harmonie avec Mme du Deffant, le Vallon et l'Ermitage.

### **Quelle est ton ambition en art ?**

**Comme Léonard de Vinci, je veux aboutir un jour à un tableau réussi, c'est-à-dire qui correspondrait à ma vision du monde, un visage qui soit une synthèse d'Apollon et de Dionysos.**

### **Dieu prend une place à la fois importante et ambivalente dans ton travail, pourquoi ?**

Tu mets le doigt sur une *plaie*... sans mauvais jeu de mots. Le sujet n'est pas tabou, mais il est enveloppé d'un voile obscur. Mes parents étaient des divorcés et n'avaient pas accès à l'église.

Pas sûr d'ailleurs qu'ils aient eu envie de s'y rendre tous les matins, mais c'était ainsi. Ils nous ont cependant baptisés mon frère et moi et obligés à faire à 11 ans notre communion solennelle. C'était d'ailleurs un exercice incontournable, comme à 18 ans le conseil de révision. Il se faisait en aube blanche au cours d'une cérémonie publique précédée de confessions, repentances et communions multiples. Je ne suis pas allé plus loin dans l'exercice, sinon 3 ou 4 ans plus tard par le biais d'une confrontation mystique qui a duré plusieurs longs mois où je me suis persuadé que mon destin était de rentrer dans les ordres et de finir curé de campagne.

C'est un cheminement assez banal en somme, mais qui aura laissé, tu as raison, des traces diverses et indélébiles dans ma peinture. Régulièrement le thème de ma confrontation avec Dieu revient, plus ou moins sournoisement, « La prière tiniote », « Le baptême » et « L'ascension » d'après Piero Della Francesca où le Christ est littéralement une femme, mes « Annonciations »... Quand indéniablement ce n'est pas d'une manière provocatrice, voire **blasphématoire** « Entrée du train en gare » ou encore « Pour l'amour de Dieu ».

Il a été tout à fait exaltant pour moi d'exposer en novembre dernier dans la Basilique Santa Croce de Florence des œuvres proches parfois de cette ambiguïté-là et que l'Eglise a néanmoins toléré, ce qui, au passage, montre son incontestable évolution...

### **Quel est le trait de caractère qui éclaire ton œuvre ?**

Il est de nature paradoxale et souterraine. Les tableaux que je peux difficilement exposer, que l'on ne voit pas, qui pourraient mettre mal à l'aise et dont je viens de donner quelques exemples sont aussi une nécessité inhérente au processus de création dans son ensemble. Ils sont à moi, je vis avec eux. Je les « collectionne » et les questionne en permanence.

Cet « enfer » est un « trait de caractère » de mon travail, le triomphe, parfois malgré moi, d'une dichotomie sourde et rampante qui m'est indispensable. Je pense que cette dimension intérieure est vitale et se retrouve chez nombre de peintres figuratifs depuis l'origine des temps. Pour avoir un peu approché Balthus je dirais qu'elle est parfois *matricielle*.

### **Comment résumerais-tu ton œuvre en cinq mots ?**

**Ambivalence** : je le constate, une douceur excessive dans certains tableaux, une agressivité inutilement dérangeante dans d'autres.

**Introspection** : la marque d'un repli sur soi qui peut témoigner d'un désir de solitude mais aussi d'une volonté d'aller chercher au fond de moi des traces marquantes de ma jeunesse.

**Ironie** : dès l'enfance, sous l'influence évidente de mon frère et de mon père, je triture les mots et en modifie le sens. C'est un besoin, une seconde nature que l'on retrouve souvent chez les gens du Nord et en Belgique. Magritte ne nous surprend pas, lacanien qu'il est comme nous le sommes à la naissance.

**Dé-contextualisation** : je cherche des images, je vole des portraits pour les déconstruire et les recomposer de manière arbitraire. Ce qui est trop solidement charpenté me paraît ne pas correspondre tout à fait à l'ordre des choses et j'éprouve le besoin de le déstructurer pour lui donner une autre âme.

**Doute** : il perce involontairement dans chacun de mes tableaux un trouble, un doute planant sur ce qui se cache véritablement derrière tel ou tel visage. J'aime d'ailleurs que l'on ne sache pas très bien ce qui se passe dans le tableau, ni même si la scène représentée a un sens, une cohérence. Je ne doute pas de « moi » : j'introduis le doute. Le doute est partout et peut conduire aux pires incompréhensions.

J'ai mis en exergue de mon catalogue de Florence cette phrase dramatiquement belle de la poétesse anglaise Stevie Smith: « *Je ne vous faisais pas des signes de la main, je me noyais* ». Elle résume parfaitement bien l'ensemble de mon travail.

**Leonardo dit que « la peinture offre une représentation plus vraie que les mots ».**

**Qu'en penses-tu, toi qui es aussi bien peintre qu'écrivain ?**

Je pense que le poids des mots en cours d'élaboration est plus fort que la représentation figurée, plus dense. Le tableau n'existe véritablement que dans son état d'achèvement. Le manuscrit a sa force en soi, quelle que soit son avancée.

Je suis aussi écrivain. Je n'écris pas quand je peins, et inversement. Les deux mécaniques demandent une disponibilité totale. Elles ne sont pas compatibles. C'est un sacrifice pour moi, quand je fais l'un je ne fais pas l'autre.

**Quelle a été ta dernière émotion esthétique ?**

Trois chocs ces derniers mois: **Egon Schiele à Vienne, Zurbaran à Madrid et le sculpteur Giacomo Serpotta à Palerme...** Mais trop souvent, et malheureusement, je reste avec mon regard initial d'historien. L'intellectualisation supprime le choc émotionnel.

J'aime aussi, sans hiérarchie, la violence des expressionnistes allemands, ou encore de Marlen Dumas, et l'apparente insouciance d'un Bronzino, la légèreté des Cabanel et Bouguereau...

J'ai dans ce domaine l'âme frustrée et ne crois décidément pas à l'échelle des valeurs !

Je suis véritablement bouleversé, transporté par la voix de Piaf, aujourd'hui celle de Jonas ou de Zaz, par le style de Sagan et de Mauriac, par Truffaut.

**Qu'est-ce que la beauté ?**

La beauté... Ce qui pourrait ressembler aux **hésitations**, dans le phrasé, de Françoise Sagan, ou à la syntaxe, inégalée, de François Mauriac. Ou, encore, au **trouble**, où je me retrouve, de Jean-Pierre Léaud dans les « 400 coups ». En peinture la beauté s'impose à moi par sa **sobriété « contrariée »**. Ainsi il suffit à Schiele d'un simple trait de crayon et d'une tache unique de couleur sur la toile pour évoquer en son entièreté la personnalité de la femme représentée. Je donne la primauté dans ce domaine aux inégalables artistes-dessinateurs-décorateurs de la Mittle Europa...

**Quelle épitaphe voudrais-tu voir écrite sur ta tombe ?**

Ci git l'Bert.

PHOTO

CITATION

**« Comme Léonard de Vinci, je veux aboutir un jour à un tableau réussi, c'est-à-dire qui correspondrait à ma vision du monde, un visage qui soit une synthèse d'Apollon et de Dionysos. » GE**